

## HOMMAGE À JACQUES LUSSEYRAN

Le dix-neuf septembre 1924, naissait à Paris, dans une famille cultivée liée à l'anthroposophie, un enfant appelé à un destin exceptionnel. Il eut des parents attentionnés, derrière lesquels il voyait la main de Dieu, ce qui lui donnait confiance dans la vie. La vie, il la buvait avidement dans ses jeux, appréciant surtout la lumière du soleil qu'il guettait au-dessus de la ville. Or, à sept ans et demi, à la suite d'un accident en classe, il perdit la vue. « *Mes yeux ! Où sont mes yeux ?* » dit alors le garçon inquiet. Pendant quelques jours, ce fut la nuit. Mais il s'aperçut vite qu'il voulait continuer à voir comme auparavant, en dehors de lui. Il comprit qu'il devait regarder en lui. « *C'est alors - nous dit-il - qu'un instinct (j'allais presque dire : une main se posant sur moi) m'a fait changer de direction. Je me suis mis à regarder de plus près. Non pas plus près des choses mais plus près de moi. À regarder de l'intérieur, vers l'extérieur, au lieu de m'obstiner à suivre le mouvement de la vue physique vers le dehors. Cessant de mendier aux passants le soleil, je me retournai d'un coup et je le vis de nouveau : il éclatait là dans ma tête, dans ma poitrine, paisible, fidèle. Il avait gardé intact sa flamme joyeuse : montant de moi, sa chaleur venait battre contre mon front. Je le reconnus soudain amusé : je le cherchais au-dehors quand il m'attendait chez moi... Je vis la bonté de Dieu.* » <sup>(1)</sup> Cette lumière avait aussi une valeur morale. Quand il était triste, avait peur ou était agressif envers d'autres, la lumière s'estompait ; par contre, quand il était joyeux, confiant en la vie, bienveillant pour les autres, la lumière revenait.

À l'adolescence, au début de la guerre, il entendit l'appel du Général de Gaulle et décida de résister au nom de la défense de la liberté. Avec d'autres camarades de lycée, il fonda en 1941 un mouvement de résistance : « *Les volontaires de la liberté* », où il joua le rôle de recruteur. Cependant, un jour de juin 1943, il fut trahi, avec plusieurs de ses amis. Pris par la Gestapo, il fut interné à la prison de Fresnes, avant d'être déporté, en janvier 1944, au camp de concentration de Buchenwald. Placé dans un bloc composé de handicapés voués à la mort, il tomba malade et fut conduit à l'infirmerie : un mouiroir ! Là, il sentit sa mort approcher, mais la vie ne voulait pas le quitter : « *La vie était devenue en moi une substance. Elle entrait dans ma cage, poussée avec une force mille fois plus grande que moi... Elle s'approchait à la façon d'un flot très lumineux... Je l'apercevais au-delà de mes yeux, par-delà mon front, au-dessus de ma tête. Elle me touchait, elle me débordait... Il y avait des noms que je bredouillais du fond de ma surprise, ou sans doute je ne les prononçais pas, mais ils chantaient : « La Providence, l'Ange gardien, Jésus-Christ, Dieu... Je tétais la source... Mais là alors, j'en prenais, j'en prenais. Cette coulée céleste, je n'allais pas la lâcher ! Du reste je la reconnaissais bien : elle était déjà venue juste après mon accident... C'était la même, toujours la même : la Vie soutenait ma vie.* » <sup>(2)</sup> Dans un autre texte, Jacques Lusseyran précise : « *La colonne de lumière qui montait au centre de moi... était un être vivant... Un amour très riche... C'était un ami absolu... Beaucoup d'hommes l'appelaient Jésus-Christ. Je découvrais que tel était, pour moi aussi, son nom. Mais je n'avais plus même besoin de le prononcer.* » <sup>(3)</sup>

<sup>(1)</sup> <sup>(2)</sup>J.L., *Et la lumière fut*, p. 34 et 352. (Folio), <sup>(3)</sup>J.L., *La lumière dans les ténèbres*, Ed Triades, p. 71-72